



à l'état brut

Témoignages. Ni plus ni moins

ENFANTS VICTIMES DE LA PROSTITUTION

à l'état brut

Témoignages. Ni plus ni moins
ENFANTS VICTIMES DE LA PROSTITUTION



Ce livre a été publié par ECPAT France en partenariat avec Undugu Society of Kenya (USK), UYDEL (Uganda Youth Development Link), FSCE (Forum on Sustainable Child Empowerment) and Kiwohede (Kiota Women's Health and Development Organization).

Avec le soutien financier de



Les entretiens ont été menés et édités par Anko Ordonez (Éthiopie, Kenya, Ouganda et Tanzanie) et Stéphanie Tesson (Madagascar) avec l'assistance en post-production d'Alexander Schulz Steckman et Ambre Guichard.

© ECPAT France 2016. Cette publication est protégée mais peut être reproduite librement à des fins de sensibilisation ou d'enseignement. Pour toute reproduction, il est obligatoire de citer ECPAT France en tant que source.

Ce livre est dédié à toutes les filles et garçons qui luttent pour survivre au quotidien.

AVANT - PROPOS

« Combien d'enfants sont victimes d'exploitation sexuelle dans le monde ? » Cette question est l'une des premières que l'on nous pose lorsqu'on aborde cette problématique. La vérité est souvent embarrassante. Nous ne disposons d'aucun chiffre précis. Dans le domaine de la protection de l'enfance, l'estimation la plus communément reconnue est de 2 millions de victimes par an.

Mais cette question, qui peut sembler si importante à certaines personnes, est loin d'être une priorité pour les jeunes hommes et les jeunes femmes en situation d'exploitation sexuelle. Pour eux, lorsqu'ils se lèvent le matin, la question qui se pose est plutôt : « Comment gagner suffisamment d'argent pour pouvoir me nourrir, me loger et me vêtir ? » Tandis que nous cherchons à déterminer l'étendue de l'exploitation sexuelle par année et par pays,

ces jeunes gens cherchent des solutions pour survivre, jour après jour, face à des personnes qui abusent d'eux.

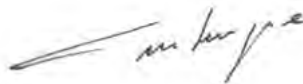
Ces deux points de vue doivent être pris en compte, car une appréhension globale du problème serait sans fondement sans une compréhension concrète de chaque cas particulier. C'est à cette tâche que s'attellent chaque jour de nombreuses organisations et institutions. Les travailleurs sociaux connaissent parfaitement les facteurs qui conduisent certains adolescents à tomber dans l'enfer de la prostitution. Plus ils sont au fait de ces facteurs, plus ils sont en mesure de les gérer et de les prévenir.

Les paroles de ces enfants ne peuvent rester cantonnées dans le milieu spécialisé de la protection de l'enfance. Leurs témoignages

doivent être exposés au public pour la simple raison que nous avons le devoir de construire une société plus équitable et plus juste. Nous devons comprendre et admettre que dans d'innombrables cas, il est illusoire de rechercher un unique coupable ou une solution simple à chaque problème. La pauvreté, les taux d'abandon scolaire, le manque d'éducation, le patriarcat, la violence domestique, l'exploitation, la corruption et l'indifférence de la société sont les principaux facteurs qui alimentent l'exploitation sexuelle des enfants.

Nous savons que l'exploitation sexuelle des enfants est présente partout dans le monde. Aucun pays n'échappe au fléau de la prostitution des enfants, de la traite à des fins sexuelles ou autres menaces sexuelles affectant les enfants. La Convention internationale des droits de l'enfant adoptée en 1989 est une disposition législative ratifiée par la quasi-totalité des pays. Les intentions sont bonnes, mais les réponses demeurent insuffisantes. Ces réponses nous concernent.

Alors la prochaine fois que vous penserez à ces jeunes victimes, demandez-vous : « Comment puis-je les aider ? » Que cela concerne deux millions d'enfants ou un seul, ils apprécieront votre soutien.



Catherine Mbengue
ECPAT International
Coordnatrice Afrique



INTRODUCTION

Ce livre de témoignages retrace la vie de 16 adolescents et jeunes adultes qui ont réussi à survivre à la prostitution. Mais la prostitution n'est pas le seul élément en jeu. Ces adolescents soulèvent des questions qui touchent notre société : les filles qui n'ont pas accès à l'école, les femmes rejetées par leur mari parce qu'elles ne donnent pas naissance à des garçons, les hommes qui ne prennent pas soin de leurs enfants, les adultes qui traitent les enfants comme des esclaves... Leurs histoires sont à la fois poignantes et dérangeantes. Poignantes, car à leur âge, ils ont déjà traversé l'enfer. Dérangeantes, car si l'immense majorité des États se sont engagés depuis 1989 à faire respecter le droit des enfants, des milliers de jeunes gens vivent, survivent et meurent dans les mêmes circonstances, sur les 5 continents.

Les jeunes gens qui témoignent dans ce livre

ont entre 16 et 21 ans. Ils participent aux programmes de réhabilitation et de réinsertion des organisations locales Undugu Society of Kenya (USK), UYDEL (Uganda Youth Development Link), FSCE (Forum on Sustainable Child Empowerment) et Kiwohede (Kiota Women's Health and Development Organization).

Tous ces adolescents et jeunes adultes ont accepté de s'ouvrir à nous et ont fait preuve d'un immense courage pour décrire leurs expériences et leurs rêves les plus intimes. Afin de protéger leur identité et de leur permettre de s'exprimer en toute liberté, nous leur avons demandé de choisir des pseudonymes. D'un commun accord, les photographies ont été prises de manière à ce qu'aucun d'eux ne soit identifiable. Chaque témoignage a été recueilli dans le contexte de leur vie quotidienne. Cette série d'entretiens a eu lieu en Éthiopie, au Kenya,

en Ouganda, en Tanzanie et à Madagascar. Les entretiens étaient individuels et réunissaient trois intervenants: la personne interviewée, un travailleur social en qui cette dernière avait confiance et la personne chargée de poser des questions et de mener l'entretien. Avant chaque entretien, l'équipe prenait le temps d'expliquer les mesures de protection et veillait à ce que les conditions d'anonymat soient respectées. La personne pouvait arrêter l'entretien à tout moment si elle ne souhaitait pas répondre aux questions trop douloureuses. Il est important de noter que chaque extrait publié dans ce livre a été délivré à l'oral par chaque personne interviewée. Aucun contenu supplémentaire n'a été ajouté ultérieurement.

Ce livre de témoignages a permis avant tout de donner la parole à ces jeunes. Les entretiens étaient ponctués de larmes, mais également de rires. Rarement écoutés, souvent hantés par la honte, ces jeunes gens se sont sentis libres d'exprimer leurs sentiments, d'assumer leur

vie passée et de se tourner vers l'avenir. Cet ouvrage vise également à sensibiliser le public sur la nécessité et sur la possibilité d'aider les populations les plus vulnérables de la société. Chaque récit montre que des solutions sont possibles, et que la société ainsi que les pouvoirs publics peuvent, et doivent, jouer un rôle essentiel en leur apportant de l'espoir. Enfin, ce livre est un moyen, certes modeste, d'encourager d'autres adolescents à sortir de leur silence et de mettre un terme à leurs souffrances en se tournant vers les organisations locales qui accomplissent un travail remarquable.

Lisez chaque mot. Parcourez chaque phrase. Ressentez la personnalité de chacun de ces jeunes. Ce livre respire la vie car leur envie de parler est avant tout une envie de vivre.



HELINA (19 ANS - ÉTHIOPIE)

J'ai commencé à me prostituer à 14 ans. J'habitais à Addis-Abeba. Ma famille ne gagnait pas assez d'argent. Ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour m'aider à aller à l'école. Je voulais aider mes parents. Ils ne savent toujours pas que je me prostitue. Je leur ai toujours dit que je travaillais dans un hôtel comme plongeuse.

Quand j'étais en 6ème, j'avais 14 ans à ce moment-là, je n'avais pas assez d'argent pour déjeuner à l'école, alors que les autres élèves mangeaient. Une amie à moi qui vivait dans le quartier connaissait ma situation. Elle m'a suggéré de travailler dans la rue. Elle a dit que je pourrais gagner assez d'argent pour acheter à manger pour mon frère et ma sœur qui sont plus jeunes que moi. Elle m'a donné des conseils et quelques habits. J'ai arrêté l'école et j'ai commencé à

« La première fois que je me suis prostituée, c'était aussi la première fois que j'avais une relation sexuelle. »

travailler la nuit dans la rue.

La première fois que me suis prostituée, c'était aussi la première fois que j'avais une relation sexuelle avec quelqu'un. J'étais dans la rue et un homme m'a demandé ce que je faisais là. J'avais peur de lui parler, mais à la fin, il m'a donné 600 birrs (25 euros). Je ne connaissais pas mon premier client. J'étais très contente de recevoir cette somme d'argent, car elle m'a permis d'acheter assez de nourriture pour ma famille. Quand il m'a donné l'argent, j'ai su que j'irais encore travailler la nuit. J'ai eu mon second client la nuit d'après.

Pour le tarif, je négociais avec les clients. Quand je n'avais rien, je demandais seulement 200 birrs (8 euros), c'était mon offre finale. Tous

mes clients étaient éthiopiens, je n'ai jamais rencontré d'étranger. Pendant presque trois ans, jusqu'à l'âge de 17 ans, j'ai eu un client par nuit. J'ai eu des problèmes avec la police. Quand on voyait la police, on courait se cacher quelque part. Les policiers nous insultaient car ils ne voulaient pas nous voir dans les rues. Une fois, certains ont accepté de nous payer, mes amis et moi, en échange d'une relation sexuelle, mais à la fin, ils ont refusé de nous payer. J'ai eu peur de déposer plainte au commissariat, je ne voulais pas prendre de risque. Jusqu'à aujourd'hui, je ne savais pas qu'un client de la prostitution enfantine pouvait être poursuivi en Éthiopie.

La première chose que j'ai eu envie de faire au foyer, c'est de me reposer. J'avais besoin de me reposer. J'ai voulu dormir toute une journée. Il m'a fallu deux semaines pour bien connaître les autres enfants qui vivaient au foyer et pour apprendre à communiquer avec eux. Quand

une nouvelle fille arrive au foyer, les travailleurs sociaux lui montrent sa chambre et lui donnent du linge et des vêtements. Ils lisent aussi le règlement du foyer à la nouvelle venue. On vit tous ensemble et on s'entraide.

Dans cinq ans, je voudrais ouvrir mon propre salon de beauté et gérer ma propre entreprise. Avant d'arriver au foyer, je n'étais pas comme ça. J'insultais les gens et je ne les respectais pas. Maintenant, je sais que je peux vivre en harmonie avec la communauté.

Pour dissuader les jeunes de se prostituer, je leur dirais que le travail du sexe, c'est la pire vie qu'on puisse imaginer. À la place, vous pouvez par exemple travailler en tant que domestique ou apprendre un métier. Dans la vie, même si on est désespéré, on peut toujours faire le bon choix.

« La première chose que j'ai eu envie de faire au foyer, c'est de me reposer. »





RACHEL (17 ANS - ÉTHIOPIE)

Ma grand-mère m'a élevée, car ma mère est morte quand j'étais petite. Quant à mon père, il était Érythréen. Ma grand-mère m'a dit que le gouvernement éthiopien l'avait déporté pendant le conflit entre les deux pays. Je me souviens de lui, mais je n'ai plus eu de nouvelles de lui depuis qu'il est parti. Ma grand-mère est morte il y a sept ans. À sa mort, je suis allée à Addis-Abeba et j'ai vécu chez mon oncle. Sa femme ne m'aimait pas. Elle ne voulait pas que je vive avec eux.

J'ai décidé de quitter la maison et de contacter une fille que j'avais connue dans ma ville d'origine. Toutes les deux, on a travaillé sur un chantier de construction, mais c'était trop dur, j'avais des douleurs et je ne pouvais plus aller y travailler. Après, j'ai travaillé comme serveuse dans un bar. Je n'y suis restée que trois

mois car le salaire était trop bas. Je n'arrivais plus à payer le loyer de la maison ni la nourriture. Je gagnais 500 birrs (21 euros). Mon amie et moi, on partageait une chambre et on payait 300 birrs chacune (12 euros), alors après avoir payé le loyer, il me restait seulement 200 birrs (8 euros).

« J'ai travaillé comme serveuse. Le salaire était trop bas. Après avoir payé le loyer, il me restait seulement 200 birrs (8 euros). »

C'est là que j'ai commencé à me prostituer. J'ai travaillé dans un hôtel. Une amie m'a présentée au propriétaire. Je vivais et je travaillais là-bas. C'est dur de commencer ce genre de travail, mais une fois dedans, on n'y pense plus. Quand un client arrivait, il pouvait choisir l'une des filles et aller dans une chambre. Le client payait la chambre – c'est comme ça que l'hôtel faisait des profits – et payait la fille ensuite. On était six ou sept filles à travailler et vivre là-bas. Les filles se disputaient sans arrêt pour avoir des clients. Il y avait toutes

sortes de clients. J'avais deux ou trois clients par jour et je gagnais entre 200 et 300 birrs (8 et 12 euros) par client. Je détestais ce travail. J'ai aussi travaillé dans la rue. C'est difficile, car parfois il pleut et il fait froid, et puis il y a la police, même si les policiers nous aident parfois quand les clients sont violents. Certains clients nous frappent ou nous insultent. Je n'ai jamais pris de drogue, mais je buvais de la bière et du gin, ça m'aidait à tout oublier.

Ici, au foyer, je reçois beaucoup d'aide et de soutien, cela va au-delà des mots. C'est facile de vivre ici. Je n'aurais jamais pensé que des gens puissent me comprendre, mais ici, on m'écoute et on me comprend. Avant de venir ici, je n'avais jamais fêté Noël ou le Nouvel An. Mais ici, on cuisine et on fête ça tous ensemble. Je me sens comme chez moi. Pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression de faire partie d'une famille. Avant, j'étais désespérée, je ne voyais pas l'avenir et j'avais une mauvaise image de moi. Je

« Je dépensais tout. Dans ce genre de travail, on n'a pas de lendemain. »

demandais toujours à Dieu pourquoi j'étais seule au monde, pourquoi je n'avais personne pour me soutenir. J'ai tout perdu pendant mon enfance.

Plus tard, je voudrais faire un métier que j'aurais appris au centre de formation professionnelle. Je compte aussi aider d'autres filles qui souffrent comme moi j'ai souffert. Surtout les jeunes filles, car tout ce qu'elles voient, c'est l'argent qu'elles peuvent gagner en se prostituant. Elles ne voient pas ce qu'il y a derrière tout ça. Quand je travaillais dans la prostitution, je ne mettais pas d'argent de côté, je dépensais tout. Dans ce genre de travail, on n'a pas de lendemain.

Maintenant, je vois l'avenir. Si c'est la volonté de Dieu, plus tard, j'aimerais aussi avoir une famille, je voudrais avoir deux enfants, un garçon et une fille.





MERON (17 ANS - ÉTHIOPIE)

Je veux raconter mon histoire et partager mes sentiments car cela m'aide à me soulager de ce poids. Quand j'étais à l'école, j'avais un petit ami et je suis tombée enceinte. J'avais 16 ans. Je ne voulais pas être enceinte, c'était un accident. À ce moment-là, je ne savais rien sur la contraception ni sur le VIH. J'ai réalisé que j'étais enceinte au bout de 5 mois. Je portais des vestes et des vêtements qui cachaient mon ventre. Mes sœurs ne savaient rien non plus. En Éthiopie, c'est un tabou de parler de sexe et de contraception dans la famille. C'est quelque chose que les enfants devraient apprendre pour qu'ils puissent se protéger.

J'ai fui ma famille avant que quelqu'un ne s'aperçoive que j'étais enceinte. Je n'étais pas vraiment certaine de la réaction qu'ils auraient,

« En Éthiopie, c'est un tabou de parler de sexe et de contraception dans la famille. »

ça n'était jamais arrivé dans la famille, mais je pensais qu'ils allaient m'insulter et me chasser de la maison. J'ai eu peur, alors j'ai préféré partir. J'ai dit à mon petit ami que j'étais enceinte, mais il s'est mis en colère et m'a laissé me débrouiller toute seule avec ma grossesse. Alors, j'ai fui, j'ai loué un appartement et j'ai commencé à me prostituer alors que j'étais encore enceinte.

Il y a beaucoup de filles enceintes qui se prostituent. Certains clients préfèrent même les prostituées enceintes, je ne sais pas pourquoi.

Je souffrais vraiment à ce moment-là. Je ne me sentais pas bien du tout. J'ai accouché à l'hôpital, et les infirmières m'ont soignée gratuitement, car je n'avais pas d'argent. J'ai continué à me prostituer car je devais payer mon loyer et nourrir ma petite fille. Je pouvais gagner 300

birrs (12 euros) par client, ce qui était beaucoup pour moi. Le tarif minimum que j'acceptais était de 150 birrs (6 euros). J'avais toutes sortes de clients : des jeunes, des vieux, des gros, des alcooliques... Moi aussi je buvais, surtout de la bière. De nombreux clients me battaient. Je pense que les hommes sont plus violents avec les prostituées qu'avec les autres femmes. Les hommes ne nous respectaient pas, juste parce qu'on était des prostituées. Ils nous battaient et nous insultaient. On devait supporter tout ça pour pouvoir survivre.

Je n'ai jamais eu de problèmes avec des policiers, mais je faisais attention de ne pas tomber sur eux. Malgré la loi, je n'ai jamais vu un homme se faire arrêter pour avoir couché avec une prostituée mineure. Je n'ai jamais entendu parler d'une affaire de ce genre. Comme j'étais prostituée et que je voulais le faire, je ne voulais pas envoyer un client en prison. Mais maintenant que je ne suis plus dans la prostitution, je

« Je pense que les hommes sont plus violents avec les prostituées. »

conseille aux hommes de ne pas coucher avec des filles mineures. Il y a des femmes majeures pour ça, même si je trouve que la prostitution, ce n'est bon pour personne.

Je suis arrivée au foyer il y a 5 mois. Au centre de formation, je me suis spécialisée dans les soins de beauté pour homme, surtout la coiffure. Aujourd'hui, j'ai coupé les cheveux de deux hommes. Ils m'ont même donné un pourboire. Dans trois jours, j'aurai terminé ma formation et mon professeur m'aidera à trouver un emploi. Ce sera mon premier emploi. Un salon de coiffure, ça rapporte bien. Je travaillerai sept jours par semaine. J'aurai seulement un jour de congé par mois. Mais c'est bien, je dois gagner ma vie. Je ne veux pas que ma fille découvre mon passé, alors peut-être qu'un jour, je m'installerai dans un endroit où personne ne me connaît. Je veux être un bon exemple pour elle.





AKINYI NYANAM (17 ANS - KENYA)

Mes parents ont divorcé quand j'avais 3 ans. Mon père a chassé ma mère parce qu'il voulait plus de garçons. Un garçon, ce n'était pas suffisant. C'est culturel dans notre communauté. Plus on a de garçons, plus de personnes porteront le nom de la famille. Les garçons ont aussi de meilleurs emplois et rapportent plus d'argent à la famille. Mes grands-parents, du côté de mon père, faisaient pression sur lui et ils ont dit à ma mère que si elle n'avait plus de garçons, elle ne pourrait plus rester à la maison. Mon frère était le troisième enfant, et après lui, une fille est née. Donc, mon père s'est mis en colère et a chassé ma mère. Mon frère, mes sœurs et moi, on a dû rester chez mon père. Mais les parents de ma mère sont venus nous chercher et ont réussi à nous ramener auprès de notre mère.

« Mon père a chassé ma mère parce qu'il voulait plus de garçons. C'est culturel dans notre communauté. »

Mais quand j'ai eu 14 ans, les frais scolaires pour s'inscrire à l'école secondaire ont commencé à devenir un problème. Entre le nouvel uniforme, les nouvelles chaussures, les frais d'inscription plus élevés et les livres scolaires, ça coûtait trop cher. Même si c'était une école publique, je devais payer entre 50 000 et 60 000 shillings (entre 445 et 530 euros) pour pouvoir accéder à l'école secondaire et acheter le matériel nécessaire. Ma mère n'avait pas les moyens. J'ai dû quitter l'école.

Pour pouvoir ramener de l'argent à la maison, j'ai commencé le commerce du sexe quelques mois plus tard. Puis j'ai rejoint des amies qui étaient déjà dans la prostitution. On allait autour du marché et dans d'autres quartiers chauds comme Westlands pendant la nuit. Je suivais mes amies dans ces quartiers et quand une fille avait deux clients, elle m'en passait

un. J'ai eu mon premier client à 15 ans. Quand je me prostituais, je perdais l'estime de moi. Je me sentais sale. Je devais me vendre à n'importe quel client qui cherchait une fille. Quand on trouvait un bon client, il pouvait payer entre 100 et 150 shillings (90 centimes et 1,30 euros). J'acceptais toutes les offres, car j'étais dans le besoin. On prenait ce que nous donnaient les clients. Si le client voulait du sexe non protégé, je refusais et je partais. Mais une fois, je l'ai fait sans protection. J'avais peur d'attraper une MST, mais j'avais trop besoin d'argent. Les clients blancs payaient généralement mieux, mais si on parlait mal l'anglais, ils pouvaient en profiter pour nous payer moins. Dans le quartier de Westlands, il y a beaucoup de clients blancs. La plupart de mes clients étaient Kenyans.

Quand on tapinait dans la rue, à l'extérieur des bars, les policiers nous arrêtaient, mes amies et moi, juste parce qu'on cherchait des clients.

« En tant qu'éducatrice pour les pairs, je peux parler à la communauté. »

Je me suis aussi fait battre par des policiers. Comme j'avais moins de 18 ans, une fois, je suis passée devant un juge pour mineurs, puis j'ai été enfermée pendant 4 mois dans un établissement pour mineurs. Ma maman ne l'a jamais su, car je lui ai dit que j'habitais chez une amie.

Cela fait trois ans que j'ai commencé le programme de réhabilitation. Comme l'organisation a payé les frais et le matériel, j'ai pu entrer à l'école secondaire et apprendre l'anglais. Encore une année et j'aurais terminé l'école secondaire. Aujourd'hui, en tant qu'éducatrice pour les pairs, je peux parler à la communauté et les gens m'écouteront. Quand on est analphabète et prostituée, on est discriminée dans la société. Maintenant que j'ai suivi ces programmes de formation, ma vie a changé. Il n'y a aucun risque que je retombe dans la prostitution.





KANINI (21 ANS - KENYA)

Mes deux sœurs et moi avons dû quitter notre maison, car notre beau-père nous maltraitait physiquement. Il était très violent avec nous. Il essayait aussi régulièrement d'abuser de nous. J'avais aussi deux frères, mais ils ne sont pas partis avec nous. Ils sont restés là-bas avec cet homme et ma mère. Ma mère était au courant de ses avances sexuelles, mais elle ne disait rien, car c'est lui qui ramenait l'argent à la maison. Il la battait aussi quand elle essayait de parler de ces choses.

Alors un jour, mes sœurs et moi, on est parties à Nairobi sans prévenir notre mère, et comme on ne connaissait personne dans cette ville, on s'est installées dans les rues du quartier de Westlands. Quand on est arrivées dans la capitale, j'avais 12 ans, ma petite sœur 9 ans et ma grande sœur 22 ans. On se nourrissait

en fouillant dans les poubelles. On devait aussi mendier pour avoir de l'argent. Certaines personnes nous donnaient environ 50 shillings (45 centimes d'euros) et d'autres nous donnaient des aliments périmés.

Ma grande sœur a réussi à se faire embaucher comme aide domestique et s'est installée dans une maison appartenant à une famille indienne. Comme elle avait un emploi sûr, elle a pris notre petite sœur avec elle, car elle était très malade. Mais ils ont refusé que je vienne avec mes sœurs. Je suis restée seule dans la rue. J'allais avoir 13 ans. J'ai rencontré des prostituées dans la rue. Elles me harcelaient, parfois elles me battaient et me disaient que c'était ridicule de mendier de l'argent alors que je pouvais me prostituer comme elles et gagner plus d'argent.

« Notre beau-père nous maltraitait physiquement. Ma mère était au courant de ses avances sexuelles. »

J'ai eu mon premier client à 14 ans. Il était Kenyan. C'était aussi ma première relation sexuelle. Ça s'est passé à Westlands. Je sentais que c'était un métier dangereux et je ne savais pas comment me protéger. Ce client m'a donné 200 shillings (1,80 euros). J'allais dans la rue tous les soirs pour chercher des clients. Je voulais gagner le plus d'argent possible. Parfois, je pouvais avoir jusqu'à 4 clients par nuit, les soirs où ça marchait bien. Un bon client pouvait payer jusqu'à 500 shillings (4,50 euros).

J'ai fait 6 mois de prison à cause de la prostitution. J'avais 16 ans, mais comme je n'avais ni certificat de naissance ni carte d'identité, on m'a internée dans une prison pour adultes, une prison pour femmes. La vie est dure là-bas. On se lève très tôt le matin, on fait du ménage et on travaille beaucoup.

J'ai connu Undugu quand je travaillais la nuit. Leurs travailleurs sociaux nous ont approchées,

mon amie et moi. Au départ, on était sceptiques. Mais on a accepté de participer à leur projet et bientôt on a retrouvé un peu d'espoir. Undugu a été très bénéfique pour nous. Nos vies ont changé car on a appris beaucoup de choses qu'on ne connaissait pas, surtout en santé reproductive, planning familial et de l'importance de bien s'occuper des enfants. J'ai une petite fille de 4 ans. Chez Undugu, ils nous ont encouragées à créer des associations de filles. On se rencontre une fois par semaine, on discute de nos problèmes et on cherche des solutions. Il y a vingt filles dans mon association.

*« J'ai fait 6 mois de prison
à cause de la prostitution.
J'avais 16 ans. »*

Je continue de me prostituer car j'ai besoin d'argent. Mais je travaille beaucoup moins. Je prends un ou deux clients une fois par semaine, généralement le vendredi lorsque j'ai besoin d'argent pour terminer la semaine.





MAYA (17 ANS - KENYA)

Mon père est mort en 2012. On vivait tous ensemble, mes parents se disputaient beaucoup, et lorsqu'il est mort, j'ai dû me débrouiller seule car ma mère restait à la maison à boire de l'alcool. Mon père vendait des fleurs, et avec l'argent qu'il gagnait, il achetait de l'alcool qu'il revendait pour gagner plus d'argent. Lui et ma mère buvaient une partie de cet alcool. Quand les adultes boivent, c'est parce qu'ils ne veulent pas faire face à leurs responsabilités, comme s'occuper de leurs enfants, les amener à l'école, les nourrir et les habiller... Ma mère n'a jamais été à l'école. Elle ne connaît pas la valeur de l'éducation. Je suis allée à l'école, mais après la mort de mon père, j'ai abandonné mes études. J'ai essayé de trouver un sponsor pour payer mes études, mais je n'ai pas réussi. Un sponsor est une personne qui accepte de payer vos frais scolaires.

« Quand les adultes boivent, c'est parce qu'ils ne veulent pas faire face à leurs responsabilités. »

Donc, quand j'ai quitté l'école, je me suis prostituée pour pouvoir gagner de l'argent et acheter de la nourriture à mes frères et sœurs. J'avais 14 ans quand j'ai commencé la prostitution. J'en ai conclu que je devais faire la même chose que les filles de mon quartier, c'est-à-dire la prostitution. Elles m'ont fait découvrir leur travail. Elles m'ont dit que la prostitution était une bonne chose, que je pourrais gagner autant d'argent qu'elles. Alors je me suis dit que je pourrais essayer. On est allées dans une rue appelée Koinange et qui est connue pour être un lieu de prostitution de luxe.

La première fois, ça été très difficile. C'était dur car je n'étais pas habituée à ce genre de travail. Je savais seulement mendier, une fois qu'on a récolté un peu d'argent, on rentre chez soi. Mais dans la prostitution, la personne retire vos vêtements.

La première fois a été la plus difficile. C'était mon premier rapport sexuel. Mon premier client a arrêté sa voiture et a parlé aux filles. Elles ont dit que j'étais disponible, alors je suis montée dans sa voiture et on est allés chez lui. Il vivait seul dans une sorte de pavillon. C'était un blanc d'environ 40 ans. C'est le seul client blanc que j'aie eu. Je ne sais pas d'où il venait. On ne pose pas beaucoup de questions. C'est un travail, quand c'est terminé, on s'en va. On n'est pas là pour se faire des amis.

Un jour, j'étais chez moi et mes amies m'ont dit que des travailleurs sociaux d'Undugu venaient le mercredi suivant pour inciter les filles à arrêter ce travail. Je me suis dit : « Voyons si c'est une bonne idée, sinon, je continuerai ce travail. » Et donc, j'ai rencontré Jane, une travailleuse sociale qui nous a dit que la prostitution n'était pas une bonne solution. Mais elle a compris qu'on faisait ça parce qu'on n'avait pas de quoi manger, se loger et s'habiller. Jane est

« Certains garçons continuent de me traiter de 'prostituée'. »

comme une mère. C'est une bonne personne. Je peux tout lui dire et elle me donne des conseils. Le premier mercredi, quand je suis allée à la réunion organisée par Undugu, j'ai cru qu'ils mentaient et qu'il n'y avait pas de solution. Je me suis assise et j'ai réfléchi à tout ça. Et j'ai décidé d'aller à la réunion du mercredi suivant. J'ai compris que l'organisation proposait différentes sortes de programmes de formation pour des métiers comme la restauration, la coiffure, la cuisine, la mécanique...

Bien que j'aie arrêté la prostitution, certains garçons continuent de m'insulter et de me traiter de « prostituée ». Certains hommes sont gentils, d'autres méchants. J'ai eu un petit ami récemment. Mais je n'étais pas amoureuse de lui. L'amour, c'est quelque chose qu'on ressent l'un pour l'autre. C'est quelque chose d'émotionnel.





MARGARET (21 ANS - OUGANDA)

J'ai deux frères et sœurs. Mes parents sont morts quand j'étais très jeune. Je n'ai pas eu la chance de les rencontrer. On a été élevés par notre grand-mère. On n'a pas pu aller à l'école. J'avais 10 ans quand ma tante m'a emmenée dans une ville appelée Jinja et m'a promis qu'elle me mettrait à l'école. Quand je suis arrivée là-bas, elle ne m'a pas envoyée à l'école, mais m'a fait travailler chez elle comme domestique. Elle me traitait mal et ne me donnait jamais d'argent.

J'ai commencé à me prostituer à l'âge de 10 ans. Quand je vivais chez ma tante, elle me donnait ses vêtements. Ils étaient trop grands. Les hommes me harcelaient déjà quand j'avais 9 ans, même si je n'avais pas encore de seins. Les clients que je rencontrais dans les rues me donnaient de l'argent pour que je puisse m'acheter des culottes et des vêtements.

Je recevais entre 2 000 et 5 000 shillings (entre 50 centimes et 1,35 euros). Je ne pouvais pas aller à l'école. Ma tante ne voulait pas payer les frais de scolarité. Elle mettait toujours tout sur le dos de mes parents. Elle ne s'est jamais sentie responsable de mon éducation. Elle disait des choses comme : « Ce n'est pas moi qui ai tué tes parents » et elle me battait. Alors, j'ai décidé de partir.

Ensuite, j'ai rencontré un homme qui m'a mise enceinte. Il ne s'est pas occupé de moi, alors j'ai demandé de l'aide à mon frère. Mais mon frère a voulu me forcer à coucher avec lui alors que j'étais enceinte. J'ai quitté la maison et je suis retournée chez ma tante car je n'avais pas d'endroit où aller. Ma grand-mère était morte. Une fois là-bas, quelques jours après mon arrivée, j'ai accouché. Quelques jours plus tard,

« Ma tante m'a fait travailler chez elle comme domestique. Elle me traitait mal et ne donnait jamais d'argent. »

le petit ami de ma tante m'a violée. Je ne l'ai pas signalé à la police car j'avais peur que ma tante me chasse de chez elle. Elle me maltraitait déjà et j'avais peur de sa réaction. Mais quand elle l'a su, elle m'a obligée à me marier avec lui. J'ai accepté à cause du bébé. Les gens m'insultaient pour m'être mariée avec le petit ami de ma tante. C'est devenu encore pire quand il m'a pris mon téléphone et tout mon argent. J'ai fini par quitter mon mari et j'ai pris mon bébé avec moi.

Je suis allée au centre de formation professionnelle d'Uydel il y a un an. J'ai appris la coiffure et j'ai retrouvé l'estime de moi. Aujourd'hui, je peux parler face à des gens. Je n'ai plus de pensées négatives comme avant. Même si j'ai des problèmes à la maison, quand je viens au centre, j'en parle à mes camarades et je me sens mieux. Je peux aussi donner des conseils aux filles qui sont dans la même situation que moi.

*« J'ai appris la coiffure
et j'ai retrouvé l'estime
de moi. »*

J'ai arrêté la prostitution quand j'ai rencontré l'homme avec qui je vis aujourd'hui. Je me sens mieux maintenant. Quand j'ai de l'argent, mes enfants vont à l'école, et quand je n'en ai pas, ils restent à la maison. Ce qui me rend heureuse, c'est d'avoir des compétences professionnelles, c'est quelque chose qui peut m'aider à gagner ma vie par moi-même.

J'espère avoir mon propre salon de beauté. Je suis certaine que je pourrai gagner beaucoup d'argent car j'ai beaucoup de compétences en coiffure. Je pourrai ouvrir mon salon quand j'aurai assez de capital.

Il me faudrait 2 millions de shillings (540 euros). Ce sera un salon pour femmes. Si j'ouvre mon salon, je servirai d'exemple aux autres filles. Elles verront que j'arrive à m'en sortir même si je n'ai jamais été à l'école.





SHANITAH (19 ANS - OUGANDA)

Ma mère est tombée enceinte quand elle était encore à l'école. Elle a dû retourner chez ses parents. En Ouganda, c'est courant chez les jeunes filles de tomber enceintes. Moi aussi j'ai un bébé, il a dix mois. Mes parents vivaient dans des maisons séparées. J'avais 6 ans quand ma mère est morte d'une crise cardiaque. Après l'enterrement, j'ai décidé d'aller vivre chez mon père. Mon père aurait pu être un bon parent, mais comme il était sous l'influence de ma belle-mère, il a refusé de payer mon éducation et il ne s'occupait pas vraiment de moi. Ma belle-mère m'insultait. Une fois, elle m'a même jeté du lait chaud sur les jambes. J'ai encore des cicatrices. J'avais 7 ans quand c'est arrivé.

J'ai été maltraitée jusqu'à l'âge de 9 ans. Je me suis enfuie. J'ai dû vivre dans la rue pendant

quelques jours, jusqu'à ce qu'un inconnu vienne me chercher. Il m'a emmenée dans une maison où d'autres enfants vivaient. Ils les envoyaient mendier. Il leur donnait des vêtements sales et les envoyait dans la rue. J'y suis restée 9 mois.

Un jour, un homme qu'on a rencontré dans la rue m'a conseillé, moi et trois autres enfants, de fuir de cette maison. Il nous a demandé de le suivre dans une voiture et on est allées dans une autre ville appelée Busia. Ce soir-là, on est arrivées dans un endroit clos. Ensuite, quatre hommes nous ont emmenées dans une chambre. On nous a demandé de nous asseoir sur le matelas qui était dans la pièce. Ils nous ont demandé de nous déshabiller et j'ai pleuré. Je ne pouvais pas faire ça. Ils ont dit qu'ils avaient déjà payé. Ils nous ont forcées à nous déshabiller et ils nous ont violées. J'avais

« Mon père aurait pu être un bon parent, mais il était sous l'influence de ma belle-mère. Il a refusé de payer mon éducation. »

10 ans. Je n'oublierai jamais ce moment. C'était très douloureux. J'ai eu une infection à cause des blessures. Les exploiters méritent la mort, car ils mettent nos vies en danger. Je partageais une chambre avec d'autres filles dans cette maison close. C'était une grande maison. Chaque jour, on devait aller dans la pièce principale et on était forcées de rencontrer des hommes. Ensuite, ils entraient dans la chambre et nous violaient. Cette situation a duré pendant un an. Un jour, une fille m'a dit : « On doit s'enfuir, partons d'ici ». Après avoir rencontré les hommes, on a fait semblant d'aller dans notre chambre mais on a fui.

« On a réussi à passer la frontière en acceptant de coucher avec les policiers. »

On a couru, on a passé la frontière et on est entrées au Kenya. On a réussi à passer la frontière sans papiers d'identité en acceptant de coucher avec les policiers. C'était la seule façon de pouvoir passer la frontière. De l'autre côté de la frontière, on a loué une maison avec une seule pièce. On a continué la prostitution. L'autre fille

était plus âgée que moi. J'avais 15 ans quand mon amie est morte. Une nuit, il était tard et elle est sortie acheter de quoi manger. Sur le chemin, elle a été violée par un groupe d'hommes qui l'ont tuée. Les gens du quartier sont venus me dire qu'elle était morte. C'était un moment très triste. J'ai payé les frais d'enterrement. La police n'a jamais trouvé les tueurs. Après ça, je suis retournée en Ouganda. J'ai accepté de me marier avec un homme que j'ai rencontré, même si j'étais encore très jeune. Mais cet homme n'était pas satisfait de moi sur le plan sexuel. Il m'a maltraitée pendant plusieurs mois et j'ai fini par m'enfuir.

J'étais enceinte, mais je ne m'en suis aperçue que quelques mois plus tard. J'ai fait un test sanguin. J'ai été diagnostiquée séropositive. Je n'en suis pas sûre, mais je crois que je l'ai attrapé par un client. Avant, je ne me protégeais jamais. J'ai dû prendre des médicaments. Mais au début, je ne voulais pas suivre de traitement, je ne voulais pas

accepter la situation. Quand les gens savent qu'on est séropositif, ils commencent à vous stigmatiser. Ils gardent leurs distances. C'est pourquoi je n'ai jamais dit que j'étais séropositive à personne, seulement au travailleur social d'Uydel.

Ma grossesse a été compliquée. On m'a fait une césarienne. J'ai allaité le bébé pendant six mois et lors d'un test médical, ils ont découvert que le bébé avait contracté le virus. Il est mort par la suite. J'avais 16 ans. J'ai continué la prostitution mais cette fois j'utilisais des préservatifs. L'un de mes clients voulait se marier avec moi. On a eu des relations non protégées et je suis tombée enceinte. Après ça, il m'a quittée. Il a disparu. Mon second bébé était en bonne santé et n'avait pas le VIH. On passe des visites médicales régulièrement.

À la télé, j'ai entendu parler d'une organisation qui aidait les jeunes filles qui se prostituaient. Je suis allée au centre d'Uydel. Le premier jour, j'ai

raconté mon histoire à une travailleuse sociale. Elle est devenue comme une mère. Elle m'a inscrite et m'a proposé de suivre des cours de formation professionnelle. J'ai commencé une formation en coiffure. J'y suis restée pendant 8 mois. Parfois, je travaille au salon de beauté quand ils ont besoin d'aide. Si un client paie 20 000 shillings (5,35 euros), j'en reçois 5 000 (1,35 euros). Je ne suis pas très bien payée, car je suis encore en formation.

« J'ai appris que dans la vie, on peut toujours avoir une seconde chance. »

J'ai appris que dans la vie, on peut toujours avoir une seconde chance. Ce programme de formation m'a redonné de l'espoir. J'ai une vie meilleure maintenant. Je suis indépendante et je peux m'en sortir seule.



ESTHER (19 ANS - OUGANDA)

Je vivais en ville avec mes parents, mais plus tard ils sont partis au village car ils ne pouvaient plus payer le loyer. J'avais 7 ans quand je suis allée vivre chez mon oncle. Je suis allée à l'école jusqu'à l'âge de 15 ans. J'ai arrêté l'école à cause de l'argent. On payait 200 000 shillings par trimestre (54 euros). Mais à ce moment, mon oncle m'a dit qu'il en avait assez de payer mes frais scolaires.

Quand j'ai arrêté l'école, je me suis fiancée avec l'un de mes cousins. C'était comme un genre d'inceste. Il m'avait promis qu'il me donnerait tout ce dont j'avais besoin. Il a profité de moi. Il était violent, il m'a dit ce qu'il voulait et comment il voulait qu'on le fasse. Je me suis sentie mal, mais il a continué. C'est arrivé plusieurs fois. Ma première expérience a été horrible et douloureuse. Plus tard, j'ai révélé à mon oncle ce

qui était arrivé, mais il m'a traitée de menteuse. Personne dans ma famille ne m'écoutait quand j'essayais d'en parler. Mes parents m'ont négligée, alors tout le monde s'en fichait. Je manquais de tout, de vêtements, de serviettes hygiéniques, de sous-vêtements, de nourriture... Même mon oncle s'en fichait. Ma famille m'a abandonnée car

« Ma famille m'a abandonnée car ils pensent que les filles ne valent rien. C'est la tradition. »

ils pensent que les filles ne valent rien. C'est la tradition, ils accordent plus d'importance aux garçons car ils savent que les hommes viennent « compléter » le clan. C'est une valeur traditionnelle.

Mes amies m'ont encouragée et m'ont promis de m'aider. Elles m'ont dit qu'elles allaient m'apprendre à gagner de l'argent. C'étaient des prostituées. J'ai été tentée, car elles m'ont dit qu'en une journée, je pourrais généralement gagner 50 000 shillings (14 euros). À ce moment-

là, c'était beaucoup d'argent. Le premier client que j'ai eu a été ramené chez moi, où j'étais restée seule. Les filles lui ont dit que je n'avais pas d'expérience. Le client a répondu : « D'accord, je préfère ça ». Il a promis de me payer 20 000 shillings (5,40 euros). J'étais contente du prix. Le client m'a demandé si j'étais d'accord pour ce tarif. J'ai accepté. Il a dit : « Ne t'en fais pas, ça ne durera pas longtemps ». Les filles sont sorties de la maison. J'avais seulement peur parce que le client était vieux. J'étais encore mineure. J'étais habituée à ça à cause de mon cousin, mais j'avais peur parce que le client était trop vieux.

« Je me sentais coupable, comme si j'avais commis un crime. »

Cette nuit-là, je n'ai pas réussi à dormir. Je me sentais coupable, comme si j'avais commis un crime. Je n'arrivais pas à croire que j'avais fait ça. J'avais l'impression que ce n'était pas le client qui avait commis le crime. Je pensais aussi que mes amies étaient responsables, car elles n'avaient pas arrêté de m'encourager.

J'avais 15 ans quand mon oncle m'a abandonnée et quand j'ai commencé la prostitution. Je le fais encore parfois, je n'ai pas complètement arrêté. Mais j'ai réduit le nombre d'heures et de clients. Avant, je buvais de l'alcool pour avoir le courage de travailler, ça me permettait d'avoir moins peur et d'avoir plus confiance en moi. En général, c'était de l'alcool local et de la bière. J'ai essayé d'autres drogues, comme la marijuana. A 15 ans, je suis aussi tombée enceinte et je me suis fait avorter à 5 mois.

Les travailleurs sociaux m'ont aidée à sortir de mon ancienne situation et à me construire une nouvelle vie. Je vais économiser de l'argent pour ouvrir un salon de coiffure, pour être indépendante. La coiffure, ça rapporte plus que la prostitution.





TREY (18 ANS - OUGANDA)

Je n'ai pas eu une belle vie. J'ai eu beaucoup de problèmes. Concernant la situation des jeunes aujourd'hui, certains doivent quitter l'école, d'autres n'ont pas d'endroit où vivre, et dans de nombreux cas, leurs parents sont morts. Ma mère est morte et je ne connais pas mon père. Pour moi, ils sont morts tous les deux. Beaucoup de jeunes ont perdu leurs parents.

Je vivais seul. À l'occasion, je travaillais sur différents chantiers de construction en tant qu'ouvrier. Et parfois, j'allais mendier dans les rues. J'allais aussi voir des « sugar mummies ». On couche avec elles et elles vous donnent de l'argent. Elles ont de la famille, mais beaucoup sont célibataires ou veuves. Elles ont toutes de l'argent. J'avais 15 ans quand j'ai commencé à les rencontrer. C'est courant ici. C'est un ami qui m'a parlé de ça. J'avais peur

« J'allais aussi voir des 'sugar mummies'. Elles ont de la famille, mais beaucoup sont célibataires ou veuves. »

car c'était mes premières relations sexuelles. En général, je gagnais entre 10 000 et 20 000 shillings (2,60 euros et 5,35 euros). Le montant dépend de leur satisfaction. Quand elles étaient contentes, elles me donnaient 20 000 shillings. Elles veulent des relations sexuelles et être avec des hommes jeunes, car ils sont plus doux. Elles préfèrent les jeunes de 15 à 20 ans.

Après ma première fois, j'ai eu honte de moi, car je n'avais jamais pensé faire ça avant. Je l'ai fait car j'avais besoin d'argent. Ces femmes ne m'intéressaient pas. Je voulais avoir de quoi me nourrir. Je l'ai fait environ 20 fois. J'utilisais toujours des préservatifs. J'avais peur d'attraper une maladie. J'avais entendu parler du VIH et d'autres maladies, par des amis, à la radio et même à l'école quand j'y allais encore. Mais je n'avais pas peur qu'elles tombent enceintes, car

je pensais que j'étais trop jeune pour ça. J'allais à un bar, je m'asseyais à une table et une femme venait vers moi. Les femmes savaient où nous trouver.

En Ouganda, il y a la prostitution féminine et masculine. C'est plus difficile de détecter la prostitution masculine. C'est pourquoi il y a des lieux spécifiques pour les jeunes garçons qui se prostituent. Ils ne tapinent pas dans les rues. Ils attendent dans des bars où les femmes vont payer pour le sexe.

J'ai été aidé par des travailleurs sociaux d'Uydel. C'était une bénédiction de Dieu. J'ai arrêté la prostitution, car cela faisait partie des conditions pour accéder au centre de formation professionnelle d'Uydel. J'ai choisi la plomberie, c'était mon rêve. Ça rapporte beaucoup d'argent. J'ai commencé la formation il y a un an et dans quelques semaines, j'aurai mon diplôme. Les travailleurs sociaux m'ont dit

« Dans quelques semaines j'aurai mon diplôme. J'ai de l'espoir. »

que je pouvais être quelqu'un dans la vie, que je pouvais réaliser de nombreuses choses. J'ai contacté des plombiers que j'avais rencontrés au centre de formation. Je leur demandais s'ils avaient un emploi pour moi. C'est comme ça que j'ai pu trouver un emploi stable. Aujourd'hui, je gagne 20 000 shillings par jour (5,35 euros). Mon chef paie les frais scolaires pour mon jeune frère. J'ai aussi acheté un terrain et j'ai planté du maïs.

Ma tante y habite et s'en occupe. J'y vais tous les week-ends.

Je n'ai jamais raconté mon histoire à mes amis. J'ai trop honte. Mais d'un autre côté, je me sens soulagé d'avoir pu partager mon histoire avec des gens qui m'ont aidé à sortir de cette situation. Quand je me rappelle de mon passé, je suis déçu par moi-même, déprimé et triste. Mais aujourd'hui, j'ai de l'espoir, je ne reviendrai jamais en arrière. Je suis une personne complètement différente.





BOKE (20 ANS - TANZANIE)

Avant que j'aie pu finir mes études, mon père est mort. J'avais 15 ans. Ma mère ne pouvait pas payer mes études. Mon oncle a dit qu'il s'occuperait de moi. Ma mère vivait dans une autre ville avec mes frères et sœurs. Mais quand je suis allée vivre chez mon oncle, je n'ai pas été à l'école. Au lieu de ça, je lui servais de domestique. Une semaine après mon arrivée, il m'a donné des tâches très difficiles à faire. La situation était mauvaise. Je devais vendre des petits sacs dans la rue le matin, et en même temps je devais m'occuper de tous les travaux ménagers : nettoyer la maison, faire la vaisselle, la lessive pour toute la famille, dans une famille où il y avait 7 enfants, aller chercher de l'eau dans un endroit qui était éloigné d'où je vivais.

Chez mon oncle, il y avait peu à manger, alors j'ai

« Quand je suis allée vivre chez mon oncle, je n'ai pas été à l'école. Au lieu de ça, je lui servais de domestique. »

demandé à un ami de m'aider. Parfois, il amenait de la nourriture dans la rue où je vendais de l'eau. J'avais des partenaires multiples, car il ne me donnait pas tout ce dont j'avais besoin. Alors, il me fallait plusieurs partenaires, j'en avais deux ou trois. Je devais en voir au moins un par jour. J'avais le temps de sortir de la maison, j'en profitais pour m'occuper de mes affaires et je rentrais. J'allais chez eux, on faisait ce qu'on avait à faire puis je partais. Je devais faire attention qu'ils ne se connaissent pas entre eux. Parmi eux, j'en ai aimé un, mais il ne m'aimait pas. L'un d'eux m'a forcée à avoir une relation sexuelle avec lui sans protection, car il a dit : « Si tu es à moi et que je suis à toi, ça n'a pas de sens de se protéger ».

En Afrique, si on a plusieurs partenaires, on est considérée comme une prostituée. Il y a de

nombreux types de prostitution. Dans certains cas, c'est un commerce.

Quand j'ai connu l'organisation Kiwohede, on m'a fait passer tous les tests de maladies sexuellement transmissibles, et comme je me sentais en sécurité, je n'avais plus besoin de revoir ces garçons. Ici, j'avais accès à la nourriture et à l'éducation. Pendant un moment, j'ai vécu dans un foyer. Puis l'organisation nous a donné un logement. On était 4 filles. Ils nous ont donné un kit pour démarrer notre entreprise. On a commencé à vendre de la nourriture sur les marchés. Au bout d'un an, on a partagé l'argent qu'on avait gagné et on a monté nos entreprises individuelles. J'ai trouvé une maison à louer. J'ai acheté une télé, un matelas et des petites choses pour ma chambre. Ma vie a commencé à ce moment-là. Pour l'instant, je fais de la coloration de vêtements. J'achète un t-shirt uni et je le décore avec des dessins, des animaux... je décore tout

« J'ai une entreprise, j'ai des compétences et je peux m'en sortir seule. »

moi-même. Pour en faire un, cela me coûte 5 000 shillings (1,35 euros) et je le revends 15 000 (4 euros). Je n'ai pas de compte en banque, j'utilise un compte mobile. Je peux transférer de l'argent de mon compte mobile vers un autre. On fait beaucoup ça en Tanzanie.

J'ai un petit ami. On a décidé de se marier ! On vit ensemble depuis 3 ans maintenant. Il m'aime, on s'aime, et quand j'ai besoin d'aide, il m'aide. Je suis fière de moi, car aujourd'hui, j'arrive à me nourrir, je n'ai plus à demander d'aide aux autres, je peux faire les choses par moi-même. Si je dois aller à l'hôpital, je peux payer mes soins médicaux. J'ai confiance en moi, car je dépends peu de mon petit ami et je suis capable de faire des affaires toute seule. J'ai une entreprise, j'ai des compétences et je peux m'en sortir seule maintenant.





CHUMA (20 ANS - TANZANIE)

J'ai suivi un mauvais chemin. Je suis tombée enceinte d'un homme qui m'aidait à payer mes frais de scolarité. Il avait presque 20 ans. On n'était pas ensemble, je n'étais pas amoureuse, mais il me rendait service. C'était juste un échange, ce n'était pas par amour, c'est juste que j'avais besoin d'argent. Je suis tombée enceinte parce que je n'utilisais aucune protection. À cette époque, je ne savais pas comment me protéger. Maintenant, je le sais, mais avant je n'en avais aucune idée. J'ai découvert que j'étais enceinte car quand j'allais à l'école, j'avais des nausées le matin et je dormais en cours.

Personnellement, je savais que j'étais enceinte, mais j'avais peur de le dire à mon père et à ma belle-mère, car j'avais peur qu'ils me chassent de la maison. Ils ont vu que j'avais un problème,

alors ils m'ont emmenée à l'hôpital pour faire un test et ils ont découvert que j'étais enceinte de 4 mois.

Quand on est rentrés à la maison, mon père s'est mis à me battre sans s'arrêter. Il me frappait avec un bâton, j'ai perdu connaissance, mais il a continué à me battre. Le bâton s'était même cassé. Quand j'ai repris connaissance, j'ai eu le temps de courir dans la chambre de mon père et de verrouiller la porte. Des voisins sont venus à mon secours.

Il a dit : « D'accord, très bien, mais qu'elle ne remette plus les pieds à la maison ». Il était minuit, j'ai pris mes vêtements et je suis allée chez la personne qui m'avait mise enceinte. Ce n'était pas correct. Mon père aurait dû me faire asseoir calmement et me demander gentiment de discuter avec lui. Je le lui pardonne car c'est

« Je savais que j'étais enceinte, mais j'avais peur de le dire. Mon père s'est mis à me battre sans s'arrêter. »

mon père. Même le garçon a refusé de m'aider, et il m'a chassée la même nuit. Après ça, je suis allée chez ma mère.

Un mois après sa naissance, mon bébé est mort. Elle était malade, mais comme j'étais jeune, je n'ai pas compris qu'elle n'allait pas bien. Quand on regardait sa peau, elle avait l'air d'une vieille femme. À l'hôpital, ils ont emmené le bébé dans une pièce spéciale, où les médecins utilisaient de l'oxygène. Le matin suivant, le bébé était mort.

Plus tard, je me suis prostituée pendant une courte période. Peut-être un mois. Ça n'a duré qu'un mois, car il y a des choses qu'on est obligé de faire seulement quand on est dans une situation très difficile. Mes amies m'ont convaincue de les rejoindre. J'avais 13 ou 14 ans. On restait dans la rue. Les clients savaient où nous trouver. Ils s'approchaient et on allait dans une maison, soit à pied, soit

en moto selon le type de client. On y allait pour faire notre travail. Si je restais avec un homme pendant 2 heures, je gagnais 10 000 shillings (2,70 euros). Pour 3 heures, je gagnais 15 000 shillings (4 euros). Je voulais acheter les mêmes choses que mes amies. Des robes, des jupes, un téléphone. Parfois, je trouvais quelqu'un pour me coiffer. J'avais envie d'avoir de beaux cheveux, comme les autres. J'avais besoin d'argent, mais c'était aussi un statut social. Je ne le referais plus. Je me sens gênée de parler de ce qui s'est passé, car je n'avais pas une bonne conduite.

Cette année, j'espère trouver des locaux pour démarrer ma propre activité. Je veux transmettre aux autres les compétences que je possède, comme la teinture, la couture, la décoration...

« J'avais besoin d'argent, mais c'était aussi un statut social. »





FABRICIA (18 ANS - MADAGASCAR)

J'ai arrêté l'école en classe de 6ème, j'avais 13 ans. J'étais vraiment triste, car j'aimais beaucoup apprendre des choses, j'aurais voulu être comme les autres. Mais ma mère n'avait plus d'argent pour payer les frais de scolarité.

Alors j'ai commencé à traîner dans les rues, avec d'autres filles déscolarisées.

On se baladait n'importe où et on a rencontré des femmes prostituées. Elles avaient l'air d'avoir beaucoup d'argent, c'est ça qui m'a attiré tout de suite. Je me suis dit que c'était facile de gagner de l'argent comme ça. Mais les femmes ne m'ont pas raconté leur vraie vie.

La première fois que je suis allée me prostituer, c'est une amie qui m'a entraînée dans un endroit où on pouvait gagner beaucoup d'argent. Elle

m'a emmené dans une chambre, il y avait un client. Je ne me souviens plus de lui. Mais je me souviens qu'il m'a donné 2000 ariary (60 centimes d'euros), c'était vraiment très peu ! J'étais naïve. Ce n'était même pas suffisant pour acheter du riz et un vêtement. Mais j'ai décidé de continuer pour gagner plus d'argent.

Au début je n'avais pas beaucoup de clients. J'y allais tous les jours, je changeais de rue chaque jour, parfois j'allais dans des bars. Je me souviens que je pleurais souvent, je n'étais pas heureuse, surtout quand je voyais mes amies aller à l'école.

Et puis je me suis habituée.

Un jour je suis tombée enceinte, j'avais 16 ans. Ma mère n'a rien dit. Moi je ne voulais pas garder le bébé, je ne voulais pas avoir d'enfant, je voulais être comme mes amies. Aujourd'hui

« Je me suis dit que c'était facile de gagner de l'argent comme ça. Mais les femmes ne m'ont pas raconté leur vraie vie. »

je regrette de ne pas avoir eu le bébé.

L'année dernière je suis allée voir ECPAT. C'est une voisine qui m'a conseillée d'aller au bureau, elle m'a dit que si je voulais étudier, ils pouvaient m'aider. C'est ce qui m'a décidé, car j'avais très envie d'apprendre. J'ai fait une formation en cuisine et pâtisserie. C'est vraiment le métier que je veux faire. J'ai appris à faire du riz cantonnais, des cakes et surtout des gâteaux-surprises, c'est ce que je préfère !

Depuis que je suis avec ECPAT j'ai beaucoup diminué la prostitution et je voudrais arrêter complètement. De temps en temps j'y retourne avec ma sœur, qui est prostituée. Elle me dit d'arrêter, mais parfois je manque d'argent. Quand j'y vais, j'ai honte. J'ai peur de rechuter. C'est à cause du quartier, il y a beaucoup de prostituées parmi mes voisines. Le quartier est sale, les gens se battent, il y a des jeux de hasard dans la rue. Moi si je

rencontre une fille qui voudrait commencer la prostitution, je vais lui dire que c'est mauvais.

Aujourd'hui j'ai changé, je ne m'habille plus pareil, je ne parle plus pareil. Arrêter la prostitution c'est ce qui me rend le plus fière de moi. En plus, les gens du quartier ne parlent plus de moi comme avant, ils ne disent plus des choses méchantes. Avant ils me méprisaient, ça me blessait.

*« Arrêter la prostitution
c'est ce qui me rend le
plus fière de moi. »*

Dans quelques années j'espère que j'aurai arrêté. Je m'habillerai bien, je travaillerai dans une pâtisserie et j'habiterai dans un quartier sans bordel.





NAM (18 ANS - MADAGASCAR)

Ma mère est morte quand j'avais 5 ans, c'est la sœur de mon père qui a continué de payer ma scolarité. Je vivais avec elle mais quand elle s'est mariée et qu'elle a eu des enfants, elle a arrêté de me prendre en charge. J'ai dû arrêter l'école primaire. J'ai alors commencé à travailler chez des gens. Je faisais la cuisine, le marché, le ménage. Je n'aimais pas ce travail, ils me criaient tout le temps et ils me réveillaient à 4h ou 5h du matin pour travailler. Je suis parti parce que je n'arrivais plus à supporter les ordres et les disputes.

Ce sont des amis qui m'ont entraîné peu à peu dans la prostitution. Je traînais avec eux, ils me donnaient de l'argent. Ils m'ont aussi poussé à boire de l'alcool, à fumer. Ils m'ont dit : « Si tu te déguises en fille, tu seras très joli et tu gagneras beaucoup d'argent ». Je ne savais pas quoi faire, je

« Mes amis m'ont dit que si je me déguisais en fille, je serais très joli et je gagnerais beaucoup d'argent. »

n'avais pas d'argent. Je me disais que j'étais perdu. Un jour, un ami est venu pour me maquiller, me mettre une perruque et des habits. J'avais 16 ans.

La première fois j'étais un peu idiot. Quand les clients me donnaient de l'argent, mes amis me le prenaient. Au début j'allais toujours avec eux. Ils ont profité de ma naïveté. Je devais leur acheter de l'alcool, leur donner de l'argent. Sinon ils disaient que je n'étais pas gentil. Peu à peu je me suis habitué et j'ai commencé à y aller tout seul. Chaque mercredi, jeudi et dimanche j'étais dans le quartier des 67 hectares et le vendredi et le samedi j'allais à Analakely. Je souffrais beaucoup de cette vie. Il fallait supporter le froid, les moustiques, c'était dur. Certains clients étaient gentils, mais d'autres étaient méchants, ils ne me donnaient pas d'argent, ils étaient violents, et certains m'ont

frappé. J'ai essayé d'arrêter, mais je n'avais pas d'argent, je n'avais même pas de quoi m'acheter à manger. Je n'ai pas de famille ici à Tananarive.

Je n'en ai parlé à personne. Au début je croyais que j'allais pouvoir garder tout ça secret. Mais tout le monde savait dans mon quartier, je me sentais très mal. Je ne parlais à personne. Quand j'étais battu, je restais caché à la maison. Je cachais mes bleus avec des produits que mettent les femmes. Je ne savais pas quoi faire. Les clients étaient grands et moi je me sentais petit.

Quand j'ai rencontré ECPAT, j'avais 17 ans, j'étais très motivé pour apprendre un métier. J'ai choisi la coiffure parce que c'est un métier qui me va. J'aime beaucoup faire des coupes. La formation c'était très bien, j'ai beaucoup appris. Maintenant je voudrais travailler dans un salon. Et plus tard je voudrais avoir mon propre salon. Moi je suis fier d'avoir fait une formation. C'était une surprise, je ne

m'y attendais pas du tout. Je croyais que je ne pourrais jamais suivre une formation, que je resterais prostitué jusqu'à la fin de ma vie.

Grâce aux activités avec ECPAT, j'ai plus confiance en moi, car je bois moins. Je suis moins souvent ivre et les autres ne me prennent pas mon argent. J'arrive à me contrôler face à l'alcool, j'essaye de réduire ma consommation de cigarettes et d'alcool. Je déteste ceux qui m'ont entraîné là-dedans, car ils m'ont appris à boire et à fumer et c'est difficile d'arrêter. La prostitution aussi c'est dur d'arrêter complètement. Je continue quelques fois quand j'ai besoin d'argent. Mais j'ai vraiment envie d'arrêter. Quand j'aurai du travail, j'arrêterai.

« J'ai vraiment envie d'arrêter. Quand j'aurai un travail, j'arrêterai. »





LINA (17 ANS - MADAGASCAR)

Je suis tombée enceinte à 13 ans, j'étais en 5ème. J'ai dû arrêter l'école et me débrouiller, car mes parents n'avaient pas d'argent. Mon père est enseignant et ma mère ne travaille pas. J'ai commencé à travailler dans une famille comme femme de ménage, je faisais la lessive, ce n'était pas un travail fixe. Après la naissance, le père de ma fille m'a aidée un peu pendant les premiers mois. Il achetait du lait et des vêtements, il donnait un peu d'argent. Puis il a arrêté de m'aider.

L'argent que je gagnais ne suffisait plus et j'ai commencé à sortir avec des hommes qui pouvaient m'aider. Seulement de temps en temps, pas tous les soirs. C'était seulement parce que je n'avais pas d'argent. Personne ne m'a dit de faire ça, c'était mon choix, ma vie était difficile. Pour moi la prostitution ce n'était pas quelque chose de bien. Je savais qu'il

« L'argent que je gagnais ne suffisait plus et j'ai commencé à sortir avec des hommes qui pouvaient m'aider. »

y avait des filles qui souffraient, il y en a d'autres qui aiment ça parce qu'elles gagnent de l'argent, certaines disent même qu'il y a de l'amour là-dedans. Moi je ne connaissais rien, mais je l'ai fait car je n'avais pas d'argent. Je ne sortais pas avec beaucoup d'hommes, je ne changeais pas souvent et certains étaient fixes. Mes amies me poussaient à faire ça. Moi je voulais arrêter, ça faisait longtemps que je voulais apprendre le métier de la coiffure.

Je n'en ai jamais parlé avec mes parents, je ne parlais pas beaucoup à mes amies non plus. J'avais envie de partager ça avec quelqu'un mais je ne savais pas avec qui je pouvais parler. Dans le quartier les gens ne voyaient pas que j'étais triste. Ils disaient que j'avais de la chance de sortir avec des *vazaha* (des étrangers), ils pensaient qu'on était supérieures,

mais personne ne savait que j'étais triste au fond de moi.

Un jour ECPAT est venue chercher des filles victimes de la prostitution, qui ne vont pas à l'école, qui sont dans la rue et ne sont pas avec leur famille. Ils m'ont convaincue de faire une formation en coiffure car j'aime tout ce qui touche à l'esthétique, le tressage, les ongles, les coupes. Je suis en stage maintenant. Le salon n'est pas très grand, mais il a le matériel complet. J'espère que je pourrai trouver du travail après le stage. Et plus tard je voudrais ouvrir mon propre salon.

Je me sens bien aujourd'hui, je trouve que ma vie est bien. Et moi j'ai changé. Avant je ne parlais pas, je ne savais pas communiquer avec les gens, j'étais un peu fermée. Depuis la formation j'ai changé, je parle avec tout le monde. J'ai aussi arrêté de voir mes amies d'avant. Elles étaient

plus âgées que moi et maintenant j'ai commencé à avoir des amies de mon âge, c'est mieux pour moi.

Aujourd'hui ma fille a deux ans et demi et je pense déjà à ce qu'elle va devenir. On ne peut pas savoir ce qui va se passer, mais je pense que je ne vais pas l'empêcher de sortir avec des *vazaha*, car c'est une chance pour elle. C'est le

destin si elle peut sortir avec des *vazaha*. Et moi je déciderai avec qui elle va sortir, s'il est beau, s'il est bien pour elle, car une mère sait ce qui est bon pour sa fille.

Mais je vais aussi l'encourager à aller à l'école jusqu'au bout. Je ne veux pas que ma fille traverse ce que j'ai traversé, je veux qu'elle réussisse sa vie. Je ne veux pas qu'un homme vienne dans sa vie avant qu'elle ait 19 ans. Je veux qu'elle fasse des études, car moi je n'ai pas eu la chance d'en faire.

« Je ne veux pas que ma fille traverse ce que j'ai traversé. »





TIANA (16 ANS - MADAGASCAR)

J'aimais l'école, j'aimais les cours, mais j'ai dû arrêter car ma mère n'avait pas assez d'argent pour payer mes études. Je ne faisais rien de mes journées. Des amies sont venues me voir et m'ont dit qu'elles savaient comment je pourrais gagner de l'argent au lieu de ne rien faire. J'ai refusé, mais elles ont insisté et je les ai suivies. Elles m'ont dit : « Il faut aller avec des hommes mais on ne te raconte pas la suite sinon tu ne vas pas y aller ». Je pensais qu'il fallait boire et chanter dans un bar. Je ne m'attendais pas à faire autre chose. La première fois j'ai eu très peur, j'ai pensé à partir. J'ai eu peur que l'on me frappe. Je me souviens du client, c'était un homme assez âgé. J'ai trouvé qu'il était violent. Il m'a donné 20 000 ariary (6 euros). J'ai décidé de continuer. J'avais 14 ans.

« Je pensais qu'il fallait boire et chanter dans un bar. La première fois j'ai eu très peur. J'ai eu peur que l'on me frappe. »

Je travaillais de 6h à 21h tous les jours. Parfois je trouvais des clients, parfois non. J'allais dans des bars et des karaokés. Je me suis mis à gagner pas mal d'argent, plus que les filles qui m'ont entraînée là-dedans. Elles m'en voulaient d'ailleurs. Je gagnais parfois 10 000 (3 euros), parfois 20 000 ariary par jour. J'utilisais cet argent pour acheter des vêtements à la mode. J'en offrais aussi à ma mère. Je lui avais dit que je travaillais chez des gens.

Plusieurs fois j'ai pensé à arrêter la prostitution, surtout quand quelqu'un m'a expliqué les risques, les maladies, les grossesses. J'avais peur de tomber enceinte et d'attraper des maladies. Mais à chaque fois les filles arrivaient à me convaincre de continuer. Je n'en parlais à personne. Je n'avais pas envie d'en parler. J'avais changé, surtout ma

façon de m'habiller, ma façon de parler et de communiquer avec les autres. Je parlais mal, comme une fille mal élevée.

Un jour je parlerai à ma maman de la prostitution. Pour l'instant, elle ne sait rien. Mais je voudrais évacuer la colère et la peur que j'ai au plus profond de moi. Je suis en colère à cause de la prostitution. Et aussi contre ma maman car elle n'avait pas d'argent pour payer l'école. Elle n'a pas réfléchi à comment elle pouvait gagner de l'argent pour que je reste à l'école.

Un jour une amie m'a dit de venir voir ECPAT, Elle m'a dit qu'ils pouvaient me protéger. ECPAT m'a permis d'apprendre des choses et d'arrêter la prostitution. J'en suis très fière. Au début j'avais peur de retomber dedans, j'avais peur de l'influence des autres filles. J'essayais de garder mes distances avec elles, mais souvent elles venaient chez moi. Je leur ai parlé, je leur ai dit :

« Un jour j'aurai ma propre pâtisserie, je l'ai déjà imaginée. »

« J'ai changé, je ne suis plus celle que vous avez connue avant, quelqu'un m'aide et j'ai changé de vie ». Maintenant elles ne viennent presque plus me voir. Je voudrais dire aux jeunes qu'il ne faut pas se laisser influencer. Plus tard, j'expliquerai à mes enfants que la prostitution c'est mauvais, qu'il faut étudier, car c'est le seul moyen de réussir dans la vie. Il faut aller à l'école jusqu'au bout.

Aujourd'hui j'ai confiance en moi, je suis sur la bonne route, je ne me laisserai plus influencer par des gens. J'ai fait une formation de pâtisserie. Je sais faire des cakes, des madeleines, des croissants. Ce que j'aime c'est préparer la pâte. Plus tard je travaillerai dans un hôtel comme pâtissière. Et un jour j'aurai ma propre pâtisserie, je l'ai déjà imaginée. Et puis j'aurai ma propre maison. Et je partagerai ma maison avec ma maman.



REMERCIEMENTS

Ce livre a pu voir le jour grâce à des filles et des garçons courageux qui ont accepté de raconter leur histoire, qui ont décrit leurs souffrances les plus intimes et ont confié leur désirs et leurs rêves les plus profonds. Leurs récits pourront peut-être encourager d'autres jeunes gens à fuir la violence, la stigmatisation et l'extrême pauvreté.

Nous aimerions également remercier toutes nos organisations partenaires qui ont participé à l'élaboration de cet ouvrage, notamment : Celina Ogutu pour ses informations, ses conseils et sa fabuleuse équipe, Siprosa Rabach pour son énergie contagieuse, même dans les pires embouteillages de Nairobi, Jane Olilo qui est une vraie mère pour ces jeunes gens, Joy Okinda pour toutes ses explications sur la situation des populations les plus défavorisées, Mary Wanjiku qui a montré qu'il est possible de quitter la prostitution et d'aider les autres à faire de même, Rogers Kasirye pour l'enthousiasme dont il fait preuve dans des contextes souvent difficiles, Anna Nabulya pour son engagement constant, Immaculate Nanziri qui nous a accompagnés tout au long du parcours et nous a fait écouter les eaux du Lac Victoria, Annet Namulinda qui éveille tant d'espoir chez les adolescents d'Ouganda, Geoffrey Musoke qui a veillé à notre sécurité dans les bidonvilles de Kampala, Yadessa Gari pour son aide précieuse et sa confiance, Meseret Bayou qui nous a montré que l'idéal éthiopien de l'amitié était loin d'être un mythe, Zwenditu Geberhiwot qui a su retenir ses larmes pendant qu'elle traduisait les paroles des victimes, Justa Mwaituka qui a su donner une seconde chance à ces adolescents en Tanzanie, Toyi Joel Dadi qui est la « grande sœur » dont les adolescents ont parfois besoin lorsqu'ils sont dans des situations désespérées, et enfin, toute l'équipe d'ECPAT France à Madagascar, qui a réussi à insuffler une note d'espoir dans ce grand pays. Grâce à ces personnes et à leurs équipes, les jeunes filles et hommes présentés dans ce livre arrivent enfin à s'aimer eux-mêmes, à s'aimer les uns les autres et à ressentir l'amour que les autres leur portent.

